CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
203e ET 204e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

17

# LA DAME DE TRÈFLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. A. ROYER, G. VAEZ ET CH. NARREY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 9 FÉVRIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| GODARD, riche fermier..... | MM. AUBROISE. | SOPHIE, nièce de Godard..... | Mme OCTAVE. |
| VALENTIN, son fils..... | SCHEY. | MARIANNE, femme de Godard..... | DELILLE. |
| LANDRY, maître d'école..... | DOMINIQUE. | UN VALET DE FERME. | |

— Tous droits réservés. —

Intérieur de ferme : à gauche, une grande cheminée faisant presque face au public ; un peu plus loin, une petite porte ; l'entrée principale au fond, entre une hache à pain et une armoire contenant de la vaisselle ; meubles rustiques ; une grande horloge à côté d'une porte, à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, se regarde dans un petit miroir suspendu à la cheminée ; MARIANNE, entre par le fond.

MARIANNE. Écoute ici, Valentin. Depuis tantôt cinq ans que j'ai épousé Godard, ton père, le plus riche fermier de nol' endroit, je t'ai prouvé souventes fois que je t'aime ben.

VALENTIN. A ça gnia pas de doutance, belle m'man.

MARIANNE. Je veux t'en bailler une nouvelle preuve. T'as envie de te marier.

VALENTIN. Moi? Vous croyais?

MARIANNE. J'en suis sûre.

VALENTIN. Voyais donc ça... j' m'en avais point douté.

MARIANNE. Le mariage n'est point une mauvaiseté. Tu m' remercieras dès qu' tu sauras ce que c'est.

VALENTIN. Laissais donc, j'ons déjà été marié.

MARIANNE. Par exemple! mauvais sujet!

VALENTIN. Oui, drès l'âge d' six ans... avec ma petite cousine Sophie, qui a été élevée chez nous, et qui est allée demeurer à Paris pour apprendre l'état d' lingère.

Air de M. ARCESSY.

Ah! j'ons t-y ri! j'ons t-y ri!
Quand j' jouions ou mari!
Ah! j'ons t-y ri! j'ons t-y ri!
C'était pour en mouri.

Ma p'tit' femm' commandait,
Moi, comme un fin houlet,
Pour passer les ruisseaux,
J' la portions sur mon dos.

Ah! j'ons t-y ri! etc.

Alt' mangeait chaqu' matin,
La soupe d' Valentin,
Quand ell' méritait l' fouet,
C'est sa moi qu'on tapait.

Ah! j'ons t-y ri, etc.

L' mariag', j' sais c' que c'est;
Nul ne m'en r'montrerait;
C'est tout d' même amusant...
Quand c'est pas embêtant.

Ah! j'ons t-y ri! etc.

MARIANNE. Vous étiez d' z-enfants; mais aujourd'hui, tu vas t' marier pour tout d' bon avec celle dont t' es amoureux.

VALENTIN. J' sis amoureux!... oh! oh! oh! (il rit bêtement.) tiens, à c't' heure!

MARIANNE. Oui, t'aimes la fille du maît' d'école.

VALENTIN. La grande Paquette? qu' est si longuement jambée?

Digitized by Google

77193

MARIANNE. J'ai le consentement de M. Landry, son père.

VALENTIN. C'est donc ça qu'il vient toujours causais avec vous, dirés que p'pa est sorti.

MARIANNE. Oui ,mais ne répète point d' sots parloges; tu diras tout seulement à ton père que tu aimes l'paquette, ce qui est vrai.

VALENTIN. Oui, m'man (On entend Godard qui chante un refrain.)

MARIANNE. C'est lui.

## SCÈNE II.

Les Mêmes, GODARD.

GODARD, jetant son chapeau avec humeur. Gueux d' sorciers! chiens d' charmeux!

MARIANNE. Vous chantiez en venant, et voilà que vous êtes enculéré!

GODARD. J' chantais, pas' que c'est mon humeur d' tous les jours, et j' mangrée pas' que l' barger Guillaume a j'té un sort sur mes moutons.

MARIANNE. Vous croyez aux charmeux?

GODARD. Autant d'mandais si j' croyons au diable.

MARIANNE. Le diable! L'avez-vous jamais vu?

GODARD. Oui... en peinture... et s'y n'existait point, est-ce qu'on aurait son portrait?

MARIANNE. Vous êtes par trop simple. Laissons cela. (Bas, à Valentin.) V'là le moment.

VALENTIN, bas, à Marianne. Vous croyais?... (Haut, passant au milieu.) P'pa, j'ons deux mots à vous glissais dans l' tuyau.

GODARD. Dis, mon fieu.

VALENTIN. P'pa, j' sis amoureux d' Paquette, la prop' fille d' mosieu Landry, l' malt' d'école, et j' venons, avec tout l' respect que j' vous dois, vous prais d' nous mariais présentement ensemble, si c'était un effet de vot' bontais.

GODARD. Y penses-tu, Valentin? T'es l' meilleur parti d' not' village, et la fille du malt' d'école n'a pas un sou pour tout son vaillant!...

MARIANNE, bas, à Valentin. Tu l'aimes.

VALENTIN. P'pa, j' l'aime.

GODARD. Et pis, c'te grande Paquette n'est point avenante.

VALENTIN, poussé par Marianne. P'pa, j' l'aime.

MARIANNE. M'est avis, not' homme, qu'y n' faut point contrarier l' gars dans son affolement.

GODARD. Si c'est la visée du p'tiot, je n'y contredis point; mais c'est égal, épouser c'te perche d' Paquette, jambée comme un manche à balai... il a là un drôle ed' goût.

VALENTIN, à part. C'est vrai, tout d' même, j'ons là un drôle ed' goût.

MARIANNE. Allons, Valentin, cours vite annoncer c'te bonne nouvelle à ton futur beau-père et à ton amoureuse.

ENSEMBLE.

*Vieil air flamand.*

Oui, j' courons chez le pèr' Landry
Pour apprend' l'état de mari.
Si j'ons besoin d' leçon pour ça
Le malt' d'écol' me la donn'ra.

MARIANNE ET GODARD.

Cours donc vit' chez le pèr' Landry,
Pisqu'on veut d' toi faire un mari;
Si t'as besoin d' leçon pour ça
Le malt' d'écol' te la donn'ra.

(Valentin sort lentement, poussé par Marianne.)

## SCENE III.

GODARD, MARIANNE.

MARIANNE. Court-il! court-il! On dirait un cheval échappé. Ah çà! vous parlez toujours a c'soir? N' faut point manquer c'te vente de bois que m'sieu Landry nous a annoncée.

GODARD. J' serons le drés l' matin. (Un chien aboie au dehors.) Chut! Tore, not' chien, a pris la parole.

MARIANNE. Qu'est-ce donc?

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, SOPHIE, un Valet de ferme, portant une petite malle; il la dépose et sort.

SOPHIE. C'est moi. (Elle saute au cou du Godard.)

GODARD. Ma nièce Sophie!

SOPHIE.

Air :

Pour vous revoir j'ai voyagé,
Reconnaissez votre Sophie;
Si le physiq' se modifie,
Du moins le cœur n'a pas changé.

GODARD. Qu' c'est donc gentil d' nous surprend' comme ça! Mais rembrasse-moi donc! et ta tante mèmegent!

SOPHIE. Vous permettez, madame?

MARIANNE. Comment donc, mam'selle... (Elle l'embrasse.)

GODARD. Une paire de colombes sur un pigeonnier!

MARIANNE, à part. Quel air délaré!

SOPHIE, à part. Ma nouvelle tante me fait l'effet d'une gaillarde.

GODARD. Mais comme te v'là ronde et fraîche, ma Sophie! queux mains blanchettes! queux coquins d'yeux! Et ces cheveux-là... Oh! r'garde voir, Marianne, c'est architecturé comme le clocher d' cheux nous, on les dirait esculpetés.

SOPHIE. Oui, tout ça est assez cuc.

GODARD. Te v'là donc r'venue?

SOPHIE. Oui, mon oncle. Je profite de mes vacances pour venir sous vos frais ombrages fumer ma cigarette de maryland. (Elle prend dans sa poche un briquet et une cigarette qu'elle allume.)

GODARD. Tu pipes?

SOPHIE. Hélas! ne m'en parlez pas!... c'est un sacrifice que je suis contrainte de faire aux convenances... quand on est obligée d'aller dans le monde...

GODARD. V'là-t-y une nièce qui me fait honneur!

SOPHIE. Mais que je suis donc heureuse de vous voir!...

GODARD, à Marianne. Elle est heureuse.

SOPHIE. Vous et notre beau village!... Il y a un laps que j'éprouve le besoin de donner une poignée de main à tous nos anciens amis...

GODARD. Le voisin Michu, l'arpenteur, le fiolier...

SOPHIE. Les poulets, les canards, les dindons et les oies... A propos, et mon cousin Valentin?

GODARD. Y va bien, Dieu merci!

SOPHIE. Et le père Landry, le maître d'école... cet amateur de belles fleurs et de jolies filles, continue-t-il à cultiver les rosiers et les rosières du pays?

GODARD. Ah oui! c'est un fin renard, celui-là! un croqueur d' poules, un fameux greffeux d' mariel Ah! ah! ah!

MARIANNE. Pourquoi donc que vous vous gaudissez toujours su l' compte de ce pauv' m'sieu Landry?

GODARD. Pas' que toi, tu le défends toujou.

SOPHIE, à part. Tiens! tiens!... est-ce que l'horticulteur voudrait aussi... greffer mon oncle?...

GODARD. Voyons, Sophie, parle-nous un brin d' Paris. C'est-y aussi grand qu'on veut ben l' dir?

SOPHIE. Plus grand, mon oncle.

GODARD. Je n' voulons point mouri sans y allais montrais mes boutons d' guêtres.

SOPHIE. Venez, mon oncle, je vous piloterai à Mabile, au Chat et, à la Chaumière.

GODARD. C'est-y que c'est d' grandes farmes?

SOPHIE. Je vous en réponds. On y sème des sergents de ville et on y récolte des polkas.

MARIANNE. C'est donc qu'on y danse?

SOPHIE. Oui.

GODARD. Quand c'est la fête! comme chez nous la Saint-Rigome.

SOPHIE. A Paris, c'est tous les jours la Saint-Rigomé.

MARIANNE. Et vous n'avez point d' vergogne?

SOPHIE. Ce n'est pas moi qui ai rédigé le calendrier.

GODARD. Bah! on n'est point damné pour un rigodon.

SOPHIE. Au contraire, et j'espère bien que mon oncle en pincera un, dimanche, avec moi, sous les grands châtaigniers.

GODARD. Ça y est. Tope là, ma Sophie.

SOPHIE. Quel amour d'oncle!

GODARD.

Air de M. Ancelot.

Oui, nous danserons... et, tiens, déjà je danse,
Comm' malgré moi, not' joyeux rigodon,
T'en as, bé sûr, pas perdu souvenance;
Rien qu' d'y pensais, moi, j' sis gai comm' pinson.

(Il danse.)

Tra la la la la la.

SOPHIE.

Air nouveau de M. Gevaert.

Mais, mon oncle, c' n'est plus ça,
L' rigodon devient fossile,
Et c'est presqu' un crime d'État
Que de battre un entrechat.

Digitized by Google

GODARD. Comment donc qu'on danse à c't' heure?

SOPHIE.

Tra la la la la.

(Elle danse une polka. Après quelques mesures, elle prend Godard et le fait danser avec elle, puis Godard quitte la main de Sophie, et se remet à son rigodon, tandis que Sophie continue sa polka.)

ENSEMBLE.

GODARD ET SOPHIE, chantant, l'un son air de rigodon, l'autre le motif de sa polka.

Tra la la la la.

MARIANNE.

Mais r'est une horreur,
C'te dans' d' la vilie.
Y s' tortill', Seigneur,
Comme un reptile!

(Après la danse, Godard, riant aux éclats, se laisse tomber sur une chaise.)

MARIANNE. Ah! bon Dieu! c'est-il permis de s'essouffler comme ça!

GODARD. Maint'nant, femme, prépare pour c'te mignonne un bon lit avec des draps bien blancs; moi, j' vas quéri Valentin... y s'ra bien aise d'embrasser Sophie. (Il sort par le fond en chantant et en dansant. Marianne sort par la droite.)

## SCÈNE V.

SOPHIE, seule. Brave homme d'oncle, va!... Mais me voilà donc revenue dans ce fortuné village qui m'a donné le jour!... revenue aussi blanche et aussi pure que l'agneau du père Pascal... et pourtant j'en avais des adorateurs: un surtout qui, à mon intention, est venu au magasin s'acheter tous les jours une douzaine de chemises... pendant trois mois! ce qui lui constitue un effectif de mille quatre-vingt chemises. Hier, il devint si pressant, que j'aurais peut-être succombé, si l'omnibus du chemin de fer n'avait passé justement conduit par la Providence... J'y saute, puis dans le wagon... puis dans le patachon qui dessert cette localité champêtre, et me voilà avec un projet qui m'a poussé en route... c'est d'épouser mon cousin Valentin... Mon oncle Godard a des écus qui dorment dans sa cave... je les réveille, et je leur fais faire un voyage d'agrément à Paris.

## SCÈNE VI.

SOPHIE, VALENTIN.

(Il accourt et reste interdit sur le seuil de la porte.)

SOPHIE. Valentin!... Eh bien!... vous ne venez pas m'embrasser?

VALENTIN. Si fait!... (Il s'avance.) Mais, dame! avec ces bisux affiquets.

SOPHIE. Allons donc!... (Il l'embrasse, puis se met à rire bêtement aux éclats.)

VALENTIN. J' croyions vous r'voir avec vot' p'tit costume du pays qu' vous aviez en partant, et qui vous allait si ben.

SOPHIE. Oh! je l'ai toujours.

VALENTIN. Mais vous n' le portais pas.

SOPHIE. Si, vraiment. (A part.) Au bal de l'Opéra.

VALENTIN. Je n' pouvais quasiment pas croire qu' vous étiez r'venue... aussi, fallait voir comme j' me suis ancouru hors d' la demeurance d' mon beau-père.

SOPHIE, vivement. Hein, votre beau-père!... Vous êtes marié?..

VALENTIN. Point encore... mais bientôt.

SOPHIE, à part. Patatras! voilà mon mariage flambé! (Haut.) Et qui devient votre femme?

VALENTIN. La fill' du maît' d'école... Paquette la mal jambée, que j'aime grand'ment... ma bell'-mère me l'a dit...

SOPHIE. Comment! est-ce que vous ne le saviez pas?

VALENTIN. Non...

SOPHIE, à part. Tout n'est pas encore perdu! (Haut.) Eh bien, j'ai envie de voir si vous serez heureux en ménage...

VALENTIN. Comment ça?

SOPHIE. En vous tirant les cartes.

VALENTIN. Vous savais lire là-dedans?

SOPHIE. Je suis un peu sorcière. (Tirant de sa poche un jeu de cartes enveloppé dans un numéro du Charivari. A part.) Les cartes du magasin que j'ai emportées dans ma précipitation. (Haut.) Approchez la table. (Sophie s'assied, Valentin se met à genoux de l'autre côté de la table.)

DUO.

Musique nouvelle de M. MONTAUBRY.

SOPHIE.

Coupez!

VALENTIN.

Voilà!

SOPHIE.

Votre horoscope est là,
Tiré des manuscrits du savant Elidin.
(Elle lui tire les cartes.)
Que vous-je?

VALENTIN.

Qu'est-ce donc?

SOPHIE

Hélas! la dame de pique,
Et le neuf de même couleur!
Malheur!
(Elle abat d'autres cartes.)
La chose se complique;
Du galuchet de cœur
Il courtise la dame,
Qui répond à sa flamme
Aux dépens d' vot' bonheur.

VALENTIN.

Quoi! c'te femme de peque?...

SOPHIE.

C'est votre fiancée.

VALENTIN.

All' me ferait la nique?

SOPHIE, examinant les cartes.

Ah! ne l'épousez pas:

VALENTIN.

J'y trouvions peu d'appas.

SOPHIE.

Par suite de sa perfidie,
Toutes vos pomm's de terre auraient la maladie;
Vot' femme et vos bestiaux ne profiteraient pas.

VALENTIN.

Quoi! vraiment! vous voyez que, par sa perfidie,
Toutes mes pomm's de terre auraient la maladie,
Ma femme et mes bestiaux ne profiteraient pas?

SOPHIE, debout.

Et vos enfants viendraient à la lumière
Avec un œil au bout d'un' queue.

VALENTIN, se levant.

Arrière!
(Parlé.) Un œil au bout d'un' queue!

SOPHIE.

Voyez plutôt l'objet dans *le Charivari*.
(Elle lui montre l'image du journal qui enveloppait les cartes.)

VALENTIN.

O ciel! c'est imprimé! guère pas à l' démenti!

ENSEMBLE.

Plus de mariage!
Les cart's ont raison,
Il est bien plus sage
De rester garçon.

SOPHIE, allant refaire les cartes en s'asseyant sur le coin de la table, du côté où était Valentin.

Mais attendez, mon cousin.

VALENTIN, s'asseyant sur la chaise.

Dis'ni-ell's quéqu' chose encore?

SOPHIE.

Oui, *la Dame de Trèfle* arrive du dehors.

VALENTIN

Ah! la dame de trèfle arrive du dehors?

SOPHIE.

Elle est brune, elle vous adore.

VALENTIN.

C'est donc une étrangère?

SOPHIE.

Ell' débarqu' sur vos bords
Par le chemin de fer; mais elle est du village.
Quel est donc ce mystère?

VALENTIN, se levant.

Ah! j'ons d'viné, je gage,
Une étrangère qu'est d'ici...
C'est vous!

SOPHIE.

Ciel! vous croyez?

VALENTIN.

Eh ben!

SOPHIE, le prenant mystérieusement par le bras et le faisant avancer.

Je l' crois aussi.

ENSEMBLE.

C'est le ciel lui-même
Qui dicte mon choix.
Il veut que j' vous aime,
Je m'en aperçois.

(On entend la voix de Godard au dehors, Sophie rassemble vivement les cartes et les met dans sa poche, Valentin replace la table.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, GODARD, LANDRY, MARIANNE.

GODARD, en dehors. Entrons, entrons!

MARIANNE, venant par la droite. Ah! v'là not' homme!

GODARD, entrant. A Sophie. Avec m'sieu Landry, qui t'a appris tes lettres.

LANDRY. Eh! eh! eh! on lui a pourtant donné le fouet.

SOPHIE. Ah! oui, le jour où je vous ai fait asseoir sur une épingle... J'étais ben le plus mauvais petit polisson de votre école.

GODARD. Ça n'empêche pas qu'il a du plaisir d'ton arrivée. Mais c'est Valentin qu'il fallait voir couri, quante que j'y ai dit que sa cousine Sophie était ici.

LANDRY. Ma fille en a éprouvé du dépit. (A Valentin.) Il a fallu que je la calmasse en lui insinuant que cela n'empêcherait pas que vous ne l'épousassiez.

VALENTIN. Moi, j'aimerais quasi autant m'voir à la mort d'mes jours!

MARIANNE. Comment?

VALENTIN. Je ne veux point qu' mes pomm's de terre ayont la maladie... qu' mes bestiaux et ma femme ne prospèrent point... Je n' veux point surtout avoir d' z-enfants avec un œil au bout d'un' queue.

GODARD ET MARIANNE. Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

VALENTIN. C'est avec la dame de trèfle, que j' voulons être marié.

GODARD. La dame ed' trèfle?

MARIANNE. Quèq' c'est que ça?

VALENTIN. Ma cousine Sophie. C'est elle qui sera ma femme.

MARIANNE, vivement. Je m'y oppose!

VALENTIN. Avec la dame de pique, j'aurions tous les malheurs.

MARIANNE. Qui t'a conté ces bourdes-là!... Dis, j' veux l' savoir!

VALENTIN, ne voyant pas les signes que lui fait Sophie. C'est la dame de trèfle, ma cousine Sophie.

MARIANNE. Ah! c'est vous, mam'selle!

SOPHIE, à part. Petit béta!

VALENTIN. Elle a vu ça dans les cartes.

MARIANNE. Dans les cartes, Jésus Maria!... Et vous donneries vot' fieu à une sorcière! Point! Valentin épousera la fille à m'sieu Landry... Je me suis mis ça là (Se touchant le front), et ça se fera.

SOPHIE, à part. Est-ce que mes soupçons seraient justes?

VALENTIN. Un œil au bout d'une queue!

MARIANNE. Grand nigaud, va! Toute sorcière que soit mam'selle, crois-tu qu'elle ait ce pouvoir-là?

SOPHIE, comme frappée d'une idée subite. Madame, je l'ai!

MARIANNE. Nous verrons ça dans neuf mois.

VALENTIN. Pourquoi dans neuf mois, m'man?

SOPHIE, à part. Oui, elle donnera dans le piége... (Haut.) Ah! belle tante, vous ne croyez pas à ma puissance! Que faut-il que je fasse pour vous convaincre? Voulez-vous que, sur l'heure, je change vos chevaux, vos vaches et vos bourriquets en hannetons?

GODARD. Holà! ho!... pour qui s' mettiont à s'envolais tretous!

SOPHIE. Tenez! mieux que ça encore... (A part, regardant Marianne.) Simple et crédule, je verrai bien si elle se trouble. (Haut.) Voulez-vous que tous les maris de ce village, que leurs femmes ont... Valentin, n'écoutez pas.

VALENTIN. Pourquoi donc?

SOPHIE, à Godard. Enfin, vous me comprenez... les maris qui sont... Je ne veux pas dire le mot... (Elle montre Valentin.)

GODARD. Ben! ben! j' saisis.

SOPHIE. A minuit, ils auront tous...

GODARD. Quoi?

SOPHIE.

Musique de M. GEVAERT.

Vous voulez le savoir? Eh bien! écoutez tous:
Quand sonnera minuit au clocher du village,
A l'heure où les sorciers se chang'nt en loups-garous,
Tous les maris trompés dans leur ménage,
Verront leur tête de chrétien
Se métamorphoser en un' tête de chien.

TOUS.

Une tête de chien! une tête de chien!

ENSEMBLE.

GODARD, MARIANNE, VALENTIN.

Qu'entends-je? est-ce croyable?
O magique pouvoir!
Un' tête d' chien, cela se peut-il concevoir!
Ce serait un beau tour du diable,
On viendrait de loin pour le voir.

SOPHIE.

Vraiment, c'est impayable,
Et, selon mon espoir,
Ils vont tous redouter mon magique pouvoir.
Ce serait un beau tour du diable,
On viendrait de loin pour le voir.

LANDRY.

Vraiment, c'est incroyable,
Et quel est son espoir?
Pourquoi s'attribuer ce magique pouvoir?
Ce serait un beau tour du diable,
On viendrait de loin pour le voir.

TOUS.

Une tête de chien!

GODARD, il passe à côté de sa femme en riant aux éclats. Ah! ah! ah!

SOPHIE. Le voulez-vous?

GODARD. Bédame! comme j' crains l' z-hannetons pour moi, et la tête ed' chien seulement pour l' z-autres...

SOPHIE. Eh bien, d'ici à une heure, tous les maris... que vous savez, sentiront leurs jones se gonfler comme celles d'un bouledogue, d'un terre-neuve ou d'un basset; ça dépendra des acabits. Il y poussera du poil; leurs oreilles s'allongeront peu à peu, et, à minuit sonnant, la tête de chien sera complétement consommée.

GODARD, riant. Ah! ah! ah!

VALENTIN. P'pa! qu'est-ce donc qu'y faut qu'ils soient, les maris, pour gagnais eune tête ed chien?

GODARD. Tu sauras ça pus tard.

SOPHIE, à part. Décidément, mon cousin ne sera jamais de l'Académie.

LANDRY. Nous verrons demain ce qui sera arrivé. Quant au mariage de nos enfants (regardant Marianne), nous en reparlerons dans un moment plus opportun. (A Godard.) Vous partez toujours ce soir pour la ville?

GODARD. Oui... et v'là l' jour qui baisse... Valentin, va tôt attelais la carriole.

VALENTIN. Oui, p'pa!

ENSEMBLE.

Air de M. ANCESSY.

LANDRY, SOPHIE ET MARIANNE.

Allons donc! au revoir!
Au revoir! bonsoir!
Il faut vous mettre en route,
Sur t' chemin
Jusqu'à d'main
Matin
N'allez pas prendre le serein.

GODARD ET VALENTIN.

Allons donc! au revoir!
Per' Landry, bonsoir!
Je pars, coûte que coûte;
Sur t' chemin,
Jusqu'à demain
Matin,
J' tâch'rai de n' pas prend' le serein.

(Godard conduit Landry jusqu'à la porte. Marianne sort par la gauche.)

## SCÈNE VIII.

GODARD, SOPHIE.

SOPHIE, à part. S'il y a quelque chose, comme je le soupçonne, j'amènerai ma tante à composition.

GODARD. Ne t'inquiète point. J' ferons consenti la ménagère à c' mariage, qui m'agrée, à moi.

SOPHIE. C'est donc elle qui porte la culotte?

GODARD, se récriant. Par exemple! Mais alle aime à commander... Quèq' ça me fait, je la laisse faire; alle croit qu'alle est la maîtresse pas' qu'elle commande.

SOPHIE. Grâce à mon pouvoir...

GODARD. C'est donc ben vrai?

SOPHIE. Vous verrez.

GODARD. Ils auront tretous une tête de... (Il rit.) Ah! ah! ah!

SOPHIE. Ça vous amuse?

GODARD. Qu' veux-tu! Le déplaisi des aut' ça amuse toujou un brin. Allons-nous ri demain! mais allons-nous ri!

SOPHIE. Vous croyez donc qu'il y en aura beaucoup?

GODARD. Si il y en aura? Des gerbais! des bottes à les batt' en grange, quoi! (On entend aboyer un chien.) Oh! c'en est y d'ja un? (Il court à la fenêtre.) Non, c'est Turc! J'ons cru d'abord qu' ça pouvait bian étr' l' voisin Druche... ou l' juge ed paix.

Digitized by Google

SOPHIE. Ah bah! est-ce que?...

GODARD. Ou l'adjoint du maire.

SOPHIE. L'adjoint aussi!

GODARD, à mi-voix. Ou p'tèt' ben m'sieu l' mare li-même.

SOPHIE. Tiens! tiens! tiens! la civilisation est donc venue ici par le chemin de fer?

GODARD. Mais, dis donc, ma Sophie mignonne, est-ce que ces malheureux si infortunés pourront encore parler comme des personnes naturelles?

SOPHIE. Ils aboieront.

GODARD. Ils aboieront? Ah! ah! ah!

SOPHIE, à part. La bonne balancoire!

GODARD. Ça va t'y êt' baroque. Quand l'adjoint aura queu-qu'un à marier, et qu'au lieu d' di ce qui dot di, y s' mettra à faire : ouap! ouap! ouap!

SOPHIE. Et le juge de paix?

GODARD. Ouap! ouap!

SOPHIE. Et les marguilliers, et tout le conseil municipal en chœur?

GODARD ET SOPHIE. Ouap! ouap! ouap! (Tandis que Godard aboie, Marianne accourt tout effrayée. — La nuit est venue peu à peu pendant la scène.)

## SCENE IX.

SOPHIE, MARIANNE, GODARD.

MARIANNE. Qu'est-ce qu'il y a donc?

SOPHIE, à part. Elle a peur!

GODARD. Eh bé! quoi? qu'est-ce qui le prend? Ou dirai qu' 'es inquiète ed quelque chose.

MARIANNE, la voix altérée. Moi? non!... mais j'avais cru entendre...

GODARD. Aboyais. Eh ben?

MARIANNE. Qui est-ce qui a aboyé?

GODARD. C'est p'tèt' bé moi?

MARIANNE. Ne m' faites donc pas des peurs comme ça.

GODARD, devenu sérieux. D' quoi qu' t' as peur?

MARIANNE. Il fait si noir ici qu'on n'y voit goutte.

GODARD. Allume la chandelle!

MARIANNE. J'y vas. (Elle fait quelques pas et vient heurter son mari.)

GODARD. Tu n' sais donc pas où est la cheminée? (Marianne pose la main devant la figure de Godard.) Hein! pourquoi donc qua ta me passe la main ed d'vant le figure?

MARIANNE. Pourquoi? J' vous prenais pour la boîte aux allumettes. (Elle court vivement allumer une chandelle près de la cheminée.)

GODARD. Oh!

SOPHIE, à part. Je ne donnerais pas trois francs du front de mon oncle.

GODARD, à part. A m' prenait pour la boîte aux allumettes!

MARIANNE, revenant avec un chandelle allumée. V'là d' la lumière! (Elle regarde attentivement Godard.)

GODARD. Eh ben, qué qu' tu fais là, plantée comme une estatue? M' diras-tu pourquoi t' étais épeurée?

MARIANNE. J' craignais que le chien du berger n' fût entré céans. Et comme il est très-méchant...

GODARD. C'est pour ça que tu viens?

MARIANNE. Pour voir s'il ne vous avait point mordu.

GODARD, à part. C'est une menterie. J' n'ai pas envie de ri à c't' heure.

MARIANNE. Et pis je v'nais vous dire que Valentin na trouve pas la bride du cheval.

GODARD. Fort ben! fort ben! j' vas le quer! (A part.) J'ai pas envie de ri. (Il gagne lentement la porte du fond, en regardant Marianne qui va poser la chandelle sur la table. Godard sort en répétant :) J'ai pas du tout envie de ri...

## SCÈNE X.

MARIANNE, SOPHIE.

SOPHIE, à part. A nous deux, belle tante! Elle va me racheter la tête de son époux. (Haut.) Mon pauvre oncle! il s'en va tout pensif à cause de votre peur. C'est cependant tout naturel de croire que le chien du berger est entré ici. Ce n'est pas vous qui pourriez avoir une autre crainte, et qui auriez besoin de venir me proposer un petit arrangement.

MARIANNE. Ôtez donc vos sabots, mam'selle, j' vous entends venir : vous voudriez me faire consentir à vot' mariage.

SOPHIE. Moi?

MARIANNE. Vous ne seriez pas fâchée d'épouser une fortune ben rondelette, avec le fils de Godard.

SOPHIE. Vous l'avez trouvée bonne à prendre avec le père de Valentin : à vous le brevet d'invention.

MARIANNE. Est-ce à dire, mam'selle, que je n'ai épousé vot' oncle qu' pour son argent?

SOPHIE. Madame, ce n'est pas moi qui le dis.

Air : *En vérité je vous le dis.*

Saches, mam'sell', que mon époux,
D' son neveu d' fils en tout diffère.
Il est honnêt' et bon sincère,
Gai, bon vivant et point jaloux!
Il est aimable pour sa femme...

SOPHIE.

De mon ancl' c'est tout le portrait
Rien n'est de trop, et mêm', madame,
Vous n' dites pas tout ce qu'il en est.

MARIANNE, à part. Insolente! (Haut.) Celui qui vous a coupé le filet de la langue n'a pas volé son argent, mam'selle.

SOPHIE. Mais vous n'avez pas la vôtre dans la poche de votre tablier, madame.

MARIANNE, avec hauteur. Je suis chez moi, et je dis ce qui me plaît.

SOPHIE. Ça signifie, si je comprends bien, que le chemin de fer fait pour tout le monde et pour votre nièce en particulier.

MARIANNE. Il vous mènera tout droit, mam'selle, à ces beaux bals où qu' vot' sagesse s'est formée!

SOPHIE. Pour n'avoir été qu'à l'école du village, la vôtre, madame, n'a pas mal profité.

MARIANNE. C'est-y pour m'affronter que vous êtes venue ici, intrigante?

SOPHIE. Intrigante!

MARIANNE. Vous sortirez d' not' maison.

SOPHIE. Oui, j'en sortirai... et pas plus tard que tout de suite.

MARIANNE. Bon voyage!

ENSEMBLE.

Air de M. ADOLPHE.

Ah! vit-on jamais
Une insolente
Plus méchante?
Comm' j' vous l'arrang'rais
Si j' n' craignais
Pas ses cancans!

(Marianne sort par la droite.)

## SCENE XI.

SOPHIE, puis VALENTIN.

SOPHIE, seule. Oui, je retourne à Paris. J'aime mieux rester grisette toute ma vie... D'ailleurs, mon cousin est plus bête qu'il ne convient même à un mari.

VALENTIN, accourant. Quoi que j' viens d'apprendre? Vous voulais parti?

SOPHIE. A l'instant.

VALENTIN, d'un ton fâché. Et pourquoi qu' vous partais?

SOPHIE. Ça me regarde.

VALENTIN. Nous êtes encore une fière égoïste.

SOPHIE. Allez-vous aussi me dire des injures, vous?

VALENTIN. Bé sûr, faut qu' vous n'ayais point d' cœur de m' faire un chagrin pareil.

SOPHIE. A vous, du chagrin? (Elle hausse les épaules.)

VALENTIN. A preuve qua j' viens d' renonçais sur le soupe aux choux.

SOPHIE. C'est qu' vous n'aviez pas faim.

VALENTIN. J' crê ben... pisqu' vous m'ôtais l'appétit.

SOPHIE. Moi?

VALENTIN. Je m'étais déjà r'habitué à vous voir, et j' sis de la nature ed z-animaux, moi, quand y s-ont donnais leur amitié... Voyais voir Ture, not' chien, quoi qu'il d'viendrait si on lui enlevait ses maîtres? qui le carresserait? qui est-ce qui lui ferait sa pâtée? qui est-ce qui lui flanquerait des grands coups de pied?

SOPHIE. Oh! mon cousin, vous n'êtes pas encore assez... quadrupède pour que je vous passe la comparaison.

VALENTIN. Y ne m' manque que l' collier et la chaîne, et si vous vouliais m'attachais...

SOPHIE. Que votre belle-mère vous attache avec la grande Paquette, je retourne à Paris.

VALENTIN, tristement. C'est ben décidé?

SOPHIE. Oui.

VALENTIN. Eh ben, alors, ma cousine, comme ej serions trop malheureux, j' venons vous priais, vous qu' êtes sorcière, ed faire en sorte que j' puissions vous oublias, et qu' ja n' vous aimions pus.

Digitized by Google

SOPHIE. Comment, vous m'aimez donc?

VALENTIN. T'iez, à c't' heure, j' sis bé sûr que j' nons jamais cessé d' vous aimais d'puis l' temps qu' nous joutions ensemble à la chigne-musette, et qu' vous vous pressiez cont' moi, quand vous aviez peur de m'sieu le vent... et de m'ame la pluie.

SOPHIE, joyeuse. C'est vrai!

VALENTIN. Tout ça était resté dans la souvenance ed mon cœur, allons.

SOPHIE. Tiens! tiens! qui se serait imaginé que vous auriez tant de mémoire, le jour où vous êtes revenu de l'école de M. Landry avec des oreilles d'âne.

VALENTIN. Et que vous m'avez dit : « Tiens, Valentin, ces oreilles-là, ça te va grandement bien... » Car alors vous me tutoyiez, et tu ne me disais pas vous.

SOPHIE. Tu as raison.

VALENTIN. Tu vois ben. Et comme j' pleurais, tu m'as donnais, pour m' consolais, deux grands baisers, dont l' plus petit a ben duré cinq minutes.

SOPHIE. Ce n'est pas vrai.

VALENTIN. Si, mam'selle.

SOPHIE. Non, monsieur.

VALENTIN. R'commence voir... j' vas regarder à l'horloge. Et l' jour que t'es partie, t'avais autant d' chagrin que moi de me quittais.

SOPHIE. C'est faux.

VALENTIN. Même que tu m'as donné en pleurant une image et un bouquet d' marguerites.

SOPHIE. C'est faux.

VALENTIN. Les v'là. (Il les tire de sa poche.)

SOPHIE. Tu les as gardés?

VALENTIN. Avec ton souv'ni. L'image et l' bouquet sont fanés, mais le souv'ni est toujours vert, toujours en fleur.

SOPHIE. C'est donc bien vrai que tu m'aimes?

VALENTIN. Allais, j'en ai ma provision... J' voudrais que ma vie en soye quatre et les mettre au bout l'une ed l'autre, afin de t'aimer plus longtemps.

SOPHIE, à part. Tiens, il n'y a pas un carabin de Paris qui trouverait une idée aussi gentille.

VALENTIN. Ah! si nous étions mariais ensemble, comme les cartes l'avions dit, t'aurais point eu à faire des ouvrages ed paysan, qui aurions gâté tes mains blanchettes; t' aurais été dans la farine, aussi ben attifée que madame du château. Et j'aurions trevaillé, moi, pour t'acheter des rubans, des broderies et des afliquets. Mais tu veux parti, m' laisser seul, et j' vas être triste; triste, que j'aime autant mouri. (Il va s'asseoir en pleurant auprès de la table.)

SOPHIE, émue. Valentin!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GODARD, puis MARIANNE.

GODARD, tout soucieux. Diable de tête ed chien, ça me trotte, ça me trotte...

MARIANNE, paraissant. La carriole est prête. Votre nièce part avec vous.

GODARD. Sophie!

SOPHIE. Pardon, belle tante, j'ai réfléchi... je reste....

VALENTIN, se levant. Ah! qué bonheur!

SOPHIE. Je me suis mis en tête que je danserais à la noce de Valentin.

VALENTIN, à part, joyeux. Ah ben! alors, elle restera longtemps. (Haut.) Merci, merci, ma cousine... J' vas monter vot' bagage, et d'main j' mettrons des bouquets pleu votre chambrette. (Il sort par la droite avec la malle de Sophie, et reparaît presque aussitôt.)

GODARD, à Marianne. Toi, fais dételer la carriole... je n' partons point non plus.

MARIANNE. Quoi qu' vous dites?...

GODARD. J' dis que je n' partions point.

MARIANNE, vivement contrariée. Pourquoi ça?

GODARD. D'abord, j'ons mal aux dents, que c'est pon d'vent enragé. (A part, vivement.) Ah! mon Dieu! qué mot j' dis là?... Enragé!

MARIANNE. Vous allais manquais c'te vente.

GODARD. Y a du tous à la farine pus qu'à not' suffisance... et pis j'ons du tintoin, j'ons l'esprit molestais...

MARIANNE. A cause?...

GODARD. Qué qu' ça ta fait?... J'ons pas besoin de te dire ce que j'ons en tête...

MARIANNE. Y a un bon marché à faire, n' faut pas l' perdre.

GODARD. T'as p't-ét' raison...

MARIANNE. Tenez, v'là vot' chapeau. (Elle le lui apporte, ainsi que sa limousine et son fouet.) Soigne ben ton père, Valentin.

VALENTIN. Allons-nous parti sans soupais? J'ai appétit, et p'pis t'on... J' sis sûr qu'il a une faim d' chien...

GODARD. Quèqu' tu dis là?...

VALENTIN. Pourquoi qu' vous vous fâchais?

GODARD. Je m' fâche point... (A part.) Mais j'ai pas envie de ri.

MARIANNE. Vous souperez en route. Il n'y a rien à la maison.

GODARD, étonné. Rien?

MARIANNE. D'ailleurs, mam'selle doit avoir besoin de dormir?...

SOPHIE. En effet, je vais me coucher.

GODARD. Eh ben, à demain; moi, j' pars. (Valentin allume une lanterne et l'apporte à Sophie.)

ENSEMBLE.

Air de M. ANCESSY.

GODARD ET VALENTIN.

Si bon matin que l' jour demain se lève,
Aussitôt qu' lui nous s'rions à ce marché.
A moins qu'en rout' le diabl' ne nous enlève,
Nous rapport'rons le bois par nous cherché.

MARIANNE ET SOPHIE.

Si bon matin que l' jour demain se lève,
Aussitôt qu' lui soyez à ce marché.
A moins qu'en rout' le diabl' ne vous enlève,
Vous rapport'rez le bois par vous cherché.

(Valentin, sur le seuil de la porte, envoie des baisers à Sophie qui sort par la droite.)

## SCÈNE XIII.

MARIANNE, seule. Enfin, les v'là partis! (Elle ferme la porte et le volet.) C'te sorcellerie m'inquiète... quoique, Dieu merci! j' n'aie pas trompé Godard; mais si c'était qu'il suffit d'être sur la pente'... (On entend frapper trois coups dans le mur. Marianne va ouvrir une petite porte à gauche.)

## SCÈNE XIV.

MARIANNE, LANDRY, portant un panier à son bras.

LANDRY. Voici l'heure du berger. Belle Marianne, nous allons souper à trois : vous, moi et l'amour.

MARIANNE. Sennti. Je ne vous ai fait entrer que pour vous dire d' partir.

LANDRY. Partir! quoi? fallait-il que je m'enflammasse?...

MARIANNE. J'ai ben fait de résister à vos cajoleries! S'il allait pousser à mon homme une tête de...

LANDRY. Ah! ah! ah! Et vous aussi vous avez donné dans ce panneau, simple que vous êtes! Tenez, pour remettre votre courage, voici deux pendants d'oreille que j'ai achetés pour vous.

MARIANNE. Je n' serai point en reste, monsieur Landry; v'là un mouchoir de soie que j'ai rapporté de la ville à votre intention.

LANDRY, se dépliant. Oh! ce rouge coquelicot est d'un goût parfait. Ça sera ma coiffe de nuit.

MARIANNE. J' sis charmée que ça vous plaise.

LANDRY. J'apporte aussi une poularde et une bouteille de bon vin. (Il les sort de son panier, qu'il a déposé sur une chaise, et les place sur la table.)

MARIANNE, allant prendre des fourchettes dans l'armoire. Si je vous laisse rester, c'est uniquement pour causer du mariage de nos enfants, qui se fera, allez, malgré la nièce à Godard.

LANDRY. Elle dort?

MARIANNE. Et sa chambre est tout d' l'autr' côté. (Elle a fini de mettre le couvert, et reprend la petite boîte que Landry lui a donnée.) Mais quels jolis pendants!

LANDRY. Ils vous diront à l'oreille que le berger Myrtil se jetterait au feu pour vous.

Air de M. ANCESSY.

Quand on aime deux beaux yeux,
On doit tout souffrir pour eux.
L'amour seul nous rend joyeux :
Heureux qui connaît ses feux.
(Il l'embrasse.)

MARIANNE.

On doit s'opposer
Aux feux d'un berger tendre;
S'il prend un baiser,
On doit vit' se l' faire rendre

LANDRY. Parlé. Dix, vingt, cinquante!

Digitized by Google

MARIANNE, s'arrêtant pour écouter. Chut! il m'a semblé entendre.
LANDRY. C'est le vent.
MARIANNE. Oui.
LANDRY. A table!

Ce siége est bien dur
J'aimerais mieux, ma chère,
Vous faire asseoir sur
Un bon lit de fougère.

ENSEMBLE.

Quand on aime deux beaux yeux,
On doit tout souffrir pour eux.
L'amour seul nous rend joyeux:
Heureux qui connaît ses feux.

(On frappe violemment à la porte.)

MARIANNE, effrayée. Qu'est-ce qu'c'est qu'ça
LA VOIX DE GODARD. Ouvrez, ouvrez!
MARIANNE. C'est Godard!
LANDRY, effrayé. Godard!
MARIANNE. F'nons disparaître... (Elle met vivement la poularde dans la hache.)
LANDRY, mettant la bouteille dans la boîte de l'horloge. Oh! ha! ha! Je n'ai pas peur des sorciers, mais les revenants du genre de votre mari me donnent une venette...
GODARD, en dehors. Ouvrez donc, mille diables!
LANDRY, court à la petite porte par où il est entré, l'ouvre pour fuir, et la referme vivement. Le valet de ferme! Où me cacher?
MARIANNE. Ah! dans la cheminée!
LANDRY. Dieu veuille que je n'en sorte pas à l'état de jambon! (Il grimpe dans la cheminée. Marianne ouvre la porte.)

## SCÈNE XV.

GODARD, VALENTIN, MARIANNE.

(Godard, jetant son chapeau et sa limousine, court droit à la cheminée.)

MARIANNE, à part, effrayée. Ah! mon Dieu!
GODARD, prend le miroir accroché à la cheminée et se regarde; il s'essuie pour rafler. Ça vient! ça vient!
VALENTIN. Oh! oui, p'pa, c'est vrai tout d' même.
GODARD. Du côté droit surtout.
MARIANNE, très-émue. Qu'est-ce qui vous ramène?
GODARD, lui montrant sa joue. Quoi que j'ai là?...
MARIANNE. Ah! bon Dieu! une fluxion qui vous pousse.
GODARD. Oui-s! .. C'est ce que nous voirons.
MARIANNE. C'est vot' mal de dents...
GODARD. Ou ben out' chose. (A part, à son fils.) Valentin, j'crois que j' vas devenir un bouledogue.
VALENTIN. Oh! non, p'pa, n' croyais point ça... vous tourn'rais plutôt au caniche...
MARIANNE, à part, inquiète. Pourquoi qu'ils chuchotent?...
VALENTIN. Mais, p'pa, quoiqu' vous d'vez donc êtr', pour avoir eud tête et chien?...
GODARD. Fais l'ver ta cousine... Qu'elle vienne ici tout de suite...
VALENTIN. Oui, p'pa.
MARIANNE. Est-ce que vous n'allez pas vous coucher?...
GODARD. Non.
VALENTIN, frappant à la porte de sa cousine. Sophie!... Sophie!...
SOPHIE, en dehors. J'achève de m'habiller.
VALENTIN. J' vas vous aidiers...
SOPHIE. Non, non. (Valentin regarde par les fentes de la porte.)

GODARD.

Air de l'*Opéra-Comique*.

Dans ma figure avant peu d' temps,
Y va s' passer un beau désordre!
J' sais pas si c'est mon mal de dents,
Mais j' m' sentions comme envi' d' mordre.
Si tout ça n'est point des fagots,
Si j' deviens chien?... Ah! sur mon âme!
L' premier usage que j' f'rai d' mes crocs
S'ra d'étrangler ma femme.

VALENTIN, qui vient d'ouvrir la porte de Sophie. Ah! p'pa, v'là ma cousine! Alle a r'mis l' costume du pays... Voyais donc comme alle est gentille...

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SOPHIE, en paysanne.

SOPHIE. Qu'est-ce qu'il y a, mon oncle?
GODARD. Viens, Sophie, et dis-moi quoi qu' j'ai là?...
MARIANNE. Vous avez une fluxion, v'là tout...
GODARD. Tais-toi!...
SOPHIE, à part, riant. Oh! mon pauvre oncle!...
GODARD, à Sophie. Parle. Quelle espèce de tête est-ce que j'ai sur les épaules?...
SOPHIE, gravement. Les symptômes sont encore incertains...
GODARD. Vrai?... J'ons encore l'espoir de n' point aboyais le restant d' mes jours?
SOPHIE. Oui. (Regardant Marianne.) Je suis presque certaine que tout ira pour le mieux...
GODARD. Tu m' rassures un brin.
MARIANNE. Est-ce que vous donnez dans c' panneau-là?... J' n'aurais crainte à avoir d'abord... mais vot' nièce vous a fait un conte pour que j' lui laisse épouser Valentin... Elle n'est pas plus sorcière que moi.
SOPHIE. Ah! je ne suis point sorcière! Mon oncle, si nous faisions un bon souper?
GODARD. Bâ, ce n' serait point le refus, mais gnia rien.
SOPHIE. Serez-vous curieux de manger une bonne poularde?
GODARD ET VALENTIN. Oui.
SOPHIE, traçant un cercle magique avec le fouet de Godard. MICHONÉGAS, ABRACAD ABRA, DESCAMPATIVOS. Ouvrez la hache au pain!
MARIANNE, à part. Ah! elle a regardé par le trou de la serrure!
GODARD, qui a ouvert la hache. Miracle! regarde voir, Valentin! (Il retire la poularde.)
VALENTIN. C'est qu'elle est cuite à point.
SOPHIE. Il nous faudrait maintenant une bonne bouteille de vin.
GODARD. Eh! eh! pour arroser.
SOPHIE. MICHONÉGAS, ABRACADABRA, DESCAMPATIVOS. Ouvrez l'armoire de l'horloge.
MARIANNE, à part. J' suis perdue.
VALENTIN, trouvant la bouteille. Ça y est.
GODARD, à sa femme. Eh ben, quèqu' tu dis de ça?
MARIANNE. J' dis, j' dis... (A part.) Que j' me vengerai!
SOPHIE, à part, regardant Marianne. Rien encore. (Haut.) Maintenant, si nous faisions du bon feu dans la cheminée.
MARIANNE, à part. Dieu c' pauvre Landry!
GODARD. Valentin, va chercher eun' bonn' brassée de sarments.
VALENTIN. Oui, p'pa. (Il va.)
SOPHIE. Eh pour nous mettre en train, je vais vous chanter une petite chanson, dont votre femme connaît l'air.

Air de M. ADOLPHE ADAM.

Le berger Myrtil
Adorait tant sa belle,
Qu'il s' s'était, dit-il,
Au feu jeté pour elle.
Quand on aime deux beaux yeux,
On doit tout souffrir pour eux.
L'amour seul nous rend joyeux?
Heureux qui connaît ses feux.

VALENTIN, qui est rentré avec des fagots sur son épaule. Oh! quand elle chante, j'ai comme des p'tits oiseaux dans l' cœur. (Il jette les fagots dans la cheminée.) J' vas faire un feu que les briques en tôliront. (Il prend une allumette et l'enflamme.)
MARIANNE, bas à Sophie. Ah! empêchez...
SOPHIE, à part. Enfin! (Bas à Marianne.) Vous consentirez à notre mariage?
MARIANNE, bas. Oui.
SOPHIE. Eh bien, ne faisons pas de feu, ce bon vin nous réchauffera.
GODARD. A table! et nous y resterons jusqu'à d' main.
MARIANNE, bas à Sophie. De grâce, délivrez c' pauv' Landry!
SOPHIE, à part. Oui, mais comment?
GODARD, près de la table. Quel poularde! T'as donc l' diable à tes ordres?
SOPHIE, frappée d'une idée. Ah!... Oui, mon oncle, c'est lui qui, à mon commandement, vient d'apporter tout ça, et si vous voulez, je vais vous le faire voir en personne.
GODARD. Le diable!
SOPHIE. Il va sortir par le cheminée. (Valentin, qui s'occupait à retirer les fagots, fait avec précipitation loin de la cheminée, et court auprès de son père.)
GODARD. Pas d' bêtise, au moins!
SOPHIE. Et il s'évaporera par la porte. Mon oncle, allez l'ouvrir.
GODARD, peu rassuré. Moi?
VALENTIN. Allez, p'pa.
SOPHIE. Avec Valentin.
GODARD. Avec Valentin. Viens!
VALENTIN, sans bouger. Allez toujours, p'pa.
GODARD. Ah! t'as peur! j' vois qu' t'as peur... Viens avec

Digitized by Google

moi. (Pendant qu'ils ouvrent la porte, Landry descend doucement de la cheminée qui est assez haute pour qu'on l'y voie debout. Sophie donne la chandelle à Marianne qui la cache.)

SOPHIE. Maintenant, attention! (A Godard et à Valentin, qui se serrent l'un contre l'autre.) Vous n'aurez pas peur, au moins; il est tout noir des pieds à la tête.

GODARD ET VALENTIN. Tout noir?

SOPHIE. La figure aussi.

VALENTIN. Comme un ramonneux. (Landry se barbouille la figure avec de la suie.)

SOPHIE, regardant de côté de l'œil dans la cheminée. Il m'a compris. (A Godart.) Ses cheveux et ses cornes sont rouges. (Landry semble ne pas comprendre.) D'un rouge coquelicot. (Landry se coiffe de son mouchoir, de manière à avoir deux pointes en cornes sur le front.)

GODARD. Des cornes rouges! Valentin, ça doit-y être effrayant!

VALENTIN. Oh! oui, p'pa.

GODARD, à Sophie. Dis donc, tu l'empêcheras de nous faire du mal?

SOPHIE. Oui.

GODARD. Alors j' vas lui casser un manche à balai sur les épaules. (Il prend un balai dans un coin et le démanche avec le pied.)

VALENTIN. Ah! j' veux l' cogner itou. (Il va prendre un balai dans la chambre voisine et le démanche de même.)

MARIANNE, à Sophie, en suppliant. Non, non, empêchez-les...

SOPHIE, à Godard. C'est inutile; sa peau est si dure, qu'il ne sentirait pas vos coups.

VALENTIN ET GODARD. C'est dommage. (Ils déposent les manches à balai.)

SOPHIE. Tout le monde y est-il?

VALENTIN ET GODARD. Oui.

SOPHIE.

Air de *l'Evocation de Robert*.

Diable qui reposez dans cette cheminée,
M'entendez-vous?
Faites paraître ici votre face encornée,
Venez à nous!
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle.
(En se promenant à grands pas comme une magicienne, elle s'approche de la cheminée et dit à part, à Landry.)
Faites sonner la pincette et la pelle.
(Landry les prend dans le foyer. Godard et Valentin, qui viennent de se parler bas, reprennent leurs manches à balai et vont se placer des deux côtés de la porte, pendant que Sophie achève son évocation.)
C'est moi, c'est moi, c'est moi, moi sorcièr' comme vous,
Moi sorcièr' comme vous.

MIGRONÉGAS! (Landry fait carillonner la manche de la pelle entre les deux branches de la pincette.)

VALENTIN. Entendez-vous, p'pa?

GODARD. C'est le diab'.

SOPHIE. ABRACADABRA! (Landry carillonne.) DESCAUPATIVOS! (Landry sort de la cheminée, la figure noircie, la tête couverte de sa coiffure rouge à cornes. Il court vers la porte; voulant éviter Godard, qui l'attend avec son manche à balai, il se trouve sous les coups de Valentin, et se décide à passer. Godard et Valentin frappent sur son dos à tour de bras.)

SOPHIE. Mon oncle, je vous avais dit de ne pas frapper.

GODARD. Ah! je n'ons pu y teni. J'ons revengé les moutons et les bêtes à cornes d' la farme... Mais, Valentin, as-tu vu qué griffes qu'il a?

VALENTIN. Oh! oui, p'pa!

GODARD. Et comme il est grand!

VALENTIN. Il a au moins quinze pieds. (Minuit sonne.)

GODARD. Minuit! v'là l' moment de la métaphormose. Sophie, quoiqu' j'ai qui gonfle?

VALENTIN. Mais, p'pa, puisque c'est eun' niche!

GODARD. Malheureux! n' parle jamais d' niche devant ton père! (A Sophie.) Quoiqu' j'ai?

SOPHIE, bas, à Marianne. Vous tiendrez votre promesse?

MARIANNE, bas. Oui.

SOPHIE, gravement, à Godard. Ce n'est qu'une fluxion.

GODARD. Bé sûr?

SOPHIE. Vous pouvez vous vanter d'avoir une femme irréprochable.

MARIANNE. Et qui n'est point mauvaise. Valentin, marie-toi avec ta cousine.

VALENTIN, courant auprès de Sophie. Ah! j'épouse la dame de trèfle!

SOPHIE, à Godard. Et je reste avec vous. J'éloignerai le diable de votre logis, et, par cela seul, je vous garantis de la tête de chien à perpétuité.

ENSEMBLE.

Plus de crainte des charmeurs,
Le bonheur brille à nos yeux,
L'amour seul nous rend joyeux:
Heureux qui connaît ses feux.

SOPHIE, tirant de sa poche le jeu de cartes, et l'ouvrant en éventail dans sa main.

Air de *la Robe et des Bottes*.

Je cherche ici du notre destinée
A lire les douteux arrêts;
La dam' de trèfle est encore amenée,
Et semble annoncer un succès.
Ne changez pas ce bonheur en défaite,
De Béranger vous savez la chanson,
Puissions-nous dire, avec le grand poète:
Les cartes ont toujours raison.

ENSEMBLE.

Puissions-nous dire, avec le grand poète:
Les cartes ont toujours raison.

77193

FIN.

1071

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT

Digitized by Google